Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 29

Artikel: Isabeau
Autor: Petit-Senn, J.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-179400

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

soldats fatigués mettre avec empressement les fusils en faisceaux, au signal du repos, et courir à la cantine prendre quelques rafraîchissements, ainsi nos danseurs, étourdis par la valse, très fatigante sur un sol inégal, coururent en folâtrant aux caisses et aux paniers lorsque la musique annonça l'heure du pique-nique.

Comme il était charmant ce pique-nique, comme les mets les plus simples sont savoureux en pleine campagne, et comme le grand air aiguise l'appétit!

Dîner à la maison, avoir tout à souhait, être servi sur une belle nappe blanche par une jolie cuisinière, voir briller sur sa table des carafons sculptés et des services en argent, tout cela ne vaut pas un pique-nique au milieu des prés, où les foins répandent leurs parfums, où les oiseaux babillent, où tout rend l'existence plus légère et plus douce.

N'oublions pas de mentionner un curieux incident survenu pendant notre repas champêtre. Depuis quelques instants déjà plusieurs personnes paraissaient très préoccupées à la vue d'un objet qui était pour elles un véritable mystère. Elles avaient remarqué, dans un champ de seigle situé à quelque distance, une tête qui se montrait au-dessus des épis, puis s'abaissait pour reparaître ensuite par un mouvement régulier de haut en bas qui intrigua bientôt tout le monde. Mille conjectures se firent jour : Etait-ce un espion, un garde-champêtre qui épiait nos faits et gestes?... Etait-ce un chasseur à l'affût?... Peut-être un mal intentionné qui méditait quelque mauvais tour?... Personne ne pouvait trouver le mot de l'énigme; et cependant la figure mystérieuse continuait à se montrer de temps en temps au-dessus des épis. Il fallait pourtant savoir à qui l'on avait à faire. On décida d'envoyer quelqu'un sur les lieux. Trois messieurs, chargés de cette mission, convinrent d'avance d'agir avec beaucoup de circonspection et de ménagements. Ils s'avancèrent lentement, mais d'un pas ferme et résolu. Tous les regards étaient dirigés sur eux. Arrivés à peu près à l'endroit ou se trouvait l'inconnu, ils s'arrêtèrent pour conférer une dernière fois sur leur manière d'agir. Tout-à-coup il furent interrompus par ces paroles toutes rassurantes: « Bonjour, Messieurs, vous êtes bien aimables de venir me tenir compagnie..... » C'était M. Bryner, peintre, qui nous *croquait* en cachette. Il acheva son esquisse et prit le bras de ces Messieurs, qui le ramenèrent au milieu de nous.

On s'amusa beaucoup de cette méprise, et chacun voulait voir le croquis. Mais toutes les supplications furent inutiles. Comme les poètes, les peintres ne montrent leur travail que lorsqu'il est achevé. En revanche, M. Bryner fut accablé de questions :

— Avez-vous au moins croqué notre président?....

— N'oubliez pas M. X. avec son grand chapeau?...

— Y suis-je?

— Et ma voisine, comme elle ferait bien dans le paysage, avec son pâté à la main!

— Et le nez de M. Z...

Etc., etc., etc.

La rédaction du *Conteur* avait une autre préoccupation, elle qui se demande, après chaque numéro : Que faudra-t-il donner dans le prochain? elle qui arrive quelques fois au vendredi sans avoir une ligne à livrer à l'imprimeur qui la harcelle. Il s'agissait de s'emparer de l'artiste, de le harceler aussi, afin d'obtenir son croquis pour le *Conteur*. Il voulut bien accéder à notre désir et, grâce à son aimable obligeance, nous avons le plaisir de pouvoir offrir à nos lecteurs le charmant dessin à la plume qui accompagne le présent numéro.

Après le pique-nique, quelques bonnes chansons, dont le refrain était chanté par tous les assistants, quelques déclamations amusantes firent grand plaisir, entretinrent un joyeux entrain.

Jamais nous n'avons vu les artistes de la chapelle de Beau-Rivage aussi gais, aussi contents. Eux qui sont toujours sérieux comme la musique classique qu'ils interprêtent si bien, ils avaient l'air de dire : « Nous sommes avec de bons enfants, amusons-nous! »

La nuit, qui nous parût arriver beaucoup trop tôt, il est vrai, vint cependant ajouter à notre programme. Une foule d'artificiers se révélèrent parmi nous; la plupart des Messieurs avaient apporté des pétards, des fusées, des soleils, des flammes de Bengale qui, partant de toutes parts, éclairaient la scène et rougissaient le feuillage.

La rentrée en ville fut excessivement gaie et animée. Durant tout le trajet, des flammes de Bengale jetèrent sur notre chemin leurs couleurs magiques et éclairèrent des visages souriants.

« A une autre fois! » Ce fut le mot de toutes les bouches à la fin de cette agréable journée.

L. M.

Isabeau.

Dans un joyeux banquet, dont j'ai triste mémoire,
A coté d'Isabeau le sort m'avait placé,
Yeux louches, nez camard, bouche immense et peau noire,
Voilà, dans un seul vers, son visage tracé.

Son humeur répondait à sa triste figure
Que bons plats et bons vins, seuls, pouvaient dérider,
A table, elle savait remplir outre mesure
Son verre, son assiette et surtout les vider.

Par malheur entre nous était une bouteille
D'un vin vieux, le meilleur qu'ait produit le raisin,
Qui d'un monstre hideux ferait une merveille
Pour qui le sablerait auprès d'un tel voisin.

Le premier verre bu, jugez de ma surprise?
Les deux yeux d'Isabeau me semblèrent d'accord,
Son nez se redressa, sa peau parut moins bise!
Et sa bouche sourit moins grande que d'abord.

J'avale un second verre et je la vis parée
De grâces qui sortaient de la douce liqueur;
Puis un troisième, hélas! et mon âme égarée
Sollicita sa main et lui donna mon cœur.

Elle devint ma femme, oh! depuis cette époque
J'ai pris Bacchus en haine et la vigne en horreur,
Je ne bois plus de vin, son odeur me suffoque
Et l'aspect d'un flacon me remplit de terreur.

La vérité n'est point dans le jus de la treille,
Et si les Grecs, jadis, la cherchaient dans un puits,
Morbleu! je le sais trop, au fond d'une bouteille
On la trouve encor moins comme j'ai vu depuis.

Pour juger une fille il faut un œil sévère,
Il faut à la raison demander son flambeau,

Mais si, pour sa lunette, on veut prendre son verre,
On risque ainsi que moi de choisir..... *Isabeau !*

J. PETIT-SENN.

Un de nos bons paysans, Pierre ***, de Gollion, qui partait pour l'exposition avec sa femme par le train de plaisir, avait tellement entendu parler de l'excessive cherté des vivres à Paris, qu'il s'était sagement précautionné en remplissant de provisions un gros sac de toile mesurant au moins dix quarterons. Il y avait fourré un jambon, du fromage, des saucissons, du pain, du vin, etc., etc., assez de quoi vivre pendant huit jours et au-delà.

Durant le trajet, nos deux voyageurs surveillaient attentivement le sac. Cependant ils l'abandonnèrent un moment dans le wagon, à Tonnerre, où le train s'arrêta 15 minutes. Pierre et son épouse s'amusèrent à regarder les tables du buffet chargées d'oranges, de poulets froids, de pâtés, etc., sans s'apercevoir que les quinze minutes s'écoulaient. Tout-à-coup on crie : en wagon!... Distraits, ahuris, nos paysans changent de wagon et, ne pouvant monter en même temps, vu la précipitation des voyageurs à regagner leurs places, Pierre se trouve séparé de sa femme par trois banquettes. Non-seulement il était très contrarié de ce désagrément, mais on le vit au comble de l'inquiétude lorsqu'il s'aperçut que son sac lui manquait et qu'il s'était trompé de wagon. Son imagination se donnait largement carrière; tantôt elle lui montrait de gros voyageurs à l'estomac complaisant chercher les moyens de s'emparer de ses provisions; tantôt c'était une main indiscrète qui se glissait dans le sac, tantôt un saucisson qui disparaissait dans la profonde poche d'un paletot, et Pierre de se lever toutes les dix minutes pour crier à sa femme, qui était à l'autre extrémité du wagon : *Henriette, as-tou vu lo sa ?* L. M.

En 1829, les eaux du lac grossirent tellement qu'elles s'avancèrent jusqu'à l'hôtel de l'Ancre, dont elles baignaient les murs. Le maître de l'hôtel, frappé de ce phénomène, dont on n'avait pas encore eu d'exemple à Ouchy, traça au pied du mur une ligne noire avec cette inscription :

Hauteur des eaux en 1829.

Les enfants d'Ouchy, qui ne sont pas meilleurs qu'à Lausanne, s'amusaient sans cesse à gratter l'inscription, qui allait bientôt totalement disparaître. Le maître de l'hôtel les avait déjà chassés maintes fois sans résultat. Les mutins revenaient toujours détruire son ouvrage. Un beau jour, exaspéré en voyant une pareille désobéissance et n'écoutant que sa colère, il s'élance, armé d'un fouet, sur les gamins, frappe à droite et à gauche et les disperse. Puis, satisfait d'une juste vengeance, il monte chez lui et reparaît bientôt avec un long pinceau et du noir de fumée. Après avoir détruit les derniers vestiges de sa première inscription, il monte sur un tabouret et trace, six pieds plus haut, une ligne longue et forte avec ces mots :

Hauteur du lac en 1829 *!*

Ce travail achevé, le maître de l'hôtel recule de quelques pas, contemple l'inscription nouvelle et s'écrie avec orgueil :

Allez-y gratter, maintenant, tas de vauriens !

L. M.

Un de nos abonnés nous communique la lettre suivante, trouvée samedi dernier près de la Grenette; elle est probablement tombée de la poche de quelque bon paysan. Nous supprimons la signature.

Bière, le 1er juin 1867.

Cher parens je vous écrit ces quelques lignes pour vous faire savoir de mes nouvelles celles qui sont assez bonne, j'us que apprésent. J'ai un peu tarder d'écrire par ce que j'ai été sinq jours à l'embulance mes aprésent je suit bien tout va bien jusque apprésent, la fani va bien mais au manége elle a bien peur quand on tire elle saute elle est venue un peu mainee contre les parois du manaige les premiers jours qu'on était a bière elle ne voulait rien de pain mes aprésent elle le mange bien, et il fait bien cher vivre à bière et lorsque il pleu c'est un pétrin inconcevable autour de ces casernes neuve par ce que rien n'est fini est toujours sale il faut se nétoier deux fois parjour nous n'avon pas été sur la plaine j'usque à hier que nous avons été faire le grand manaige quand on a voulu aller sur la plaine on à mi la celle mais au manaige couver on a toujours monté comme je suis partir de la maison avec la couverte. Il fait bien chervivre à bière.

L'éléphant laboureur.

Aujourd'hui les Anglais, dans l'Inde, attèlent l'éléphant à la charrue. De ce bel animal guerrier, ils ont fait un pacifique laboureur. On fabrique à Londres d'énormes et très fortes charrues dignes de ce robuste pachyderme. Le paquebot les apporte à travers la Méditerrannée, l'isthme de Suez, la mer Rouge et la mer des Indes. Chaque matin, à la pointe du jour, l'éléphant prend son ami le cornac par la ceinture, le place sur son dos et s'en va aux champs. On confie à deux valets de ferme le soin de tenir les deux manches de la charrue. Tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, l'éléphant marche, et en marchant il soulève derrière ses pas une bande de terre ou plutôt une longue colline; il trace de cette manière un sillon d'un mètre et demi de largeur sur un mètre de profondeur.

(*Année scientifique.*)

Le Diable des Alpes.

IV.

Durant le frugal souper que firent nos deux voyageurs, Tony observa que, pour cette fois, il comprenait pourquoi M. Ludwig montrait si peu d'appétit.

— Cette terrine à soupe où notre hôtesse a fait cuire son riz au lait n'a pas l'air de vous agréer pour assiette commune; on n'en a pas d'autre, monsieur, il faut bien vous résoudre à manger avec nous, avec ces trois enfants crasseux et ce torchon de cuisinière; moi j'ai du plaisir à puiser en commun comme font les soldats, et à imiter notre hôtesse qui ne fait pas de façons pour manger avec la servante.

— Attendez, monsieur, dit la vieille femme, cette cuillère